

MONTREAL, 29 SEPT. 1883.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, invariablement payable à l'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annunces: Premières insertion, 20 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Monsieur A. H. Gervais, de Haverhill (Mass.), est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILLARD, Éditeur-Propriétaire, No. 8 Rue St. Thérèse.

CAUSERIE

Je ne vous dirai rien aujourd'hui, chers lecteurs, de la grande lutte qui vient de se faire dans le comté de Jacques-Cartier. Les esprits sont encore trop surexcités et je préfère attendre le calme qui ne peut manquer de succéder bientôt à toute cette agitation. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de vous édifier sur le compte du Grand-Vicaire et de sa confrérie Castorifique; ils en ont fait de belles dans cette dernière campagne électorale, et je vous raconterai tout cela la semaine prochaine.

En attendant, nous allons, si vous le voulez bien, causer quelques instants de l'auguste conseil municipal qui nous gouverne et qui s'intitule pompeusement: Corporation de la Cité de Montréal. Le fait est que ce nom est assez bien choisi et il ne pourrait guère s'appeler autrement. En effet, si nous ouvrons Larousse au mot "Corporation" nous lisons: Corporation (du latin corpus, corps, corps). Association autorisée d'individus qui exercent la même profession.

C'est bien cela: nous avons au conseil de ville une douzaine et demie de bonshommes qui exercent la même profession: celle de ne rien faire. Quand je dis celle de ne rien faire j'exagère un peu la situation; nos édiles travaillent quelquefois, mais ils le font si mal et d'une manière si ridicule que nous sommes bientôt forcés de regretter leur inaction.

Il y a quelques mois un pauvre diable se faisait élever en plein rue St-Laurent par un taureau furieux. La presse s'empara du fait, le signala à l'attention de nos dignes échevins et demanda, à grands cris, un règlement défendant de laisser circuler dans nos rues, à certaines heures de la journée, les animaux en cornes.

Que firent nos échevins? Ils s'assemblèrent et entrèrent en délibération. On allait en venir à une entente quand l'un d'eux s'écria: "Attendez, mes amis, attendez! Des animaux en cornes!... hum... hum... il y en a plus que l'on ne pense, et il faut, dans cette circonstance, se montrer excessivement prudent." Je propose donc que la question reste à l'étude."

Elle y est encore et y sera longtemps probablement. Plus tard, on annonce l'apparition du terrible choléra asiatique. La commission sanitaire pousse son cri d'alarme; des médecins expérimentés s'occupent de la question et recommandent d'adopter immédiatement certaines mesures d'hygiène. Quo font nos échevins? Moins que rien. La ville reste dans le même état qu'auparavant; l'eau qui nous est fournie par l'aquéduç continue toutours la même quantité d'amphibies; les vidanges sont faites avec le même soin; avec la même régularité que de coutume; tellement qu'on ne peut passer dans les rues de Montréal sans avoir constamment son mouchoir sur le nez. Un voit des caisses remplies des choses les plus infectes passer trois ou quatre jours sur le bord des trottoirs. On voit traîner sur nos che-

mins pendant des semaines des cadavres d'animaux en putréfaction. On voit au milieu de nos quartiers les plus populeux, des fabricants de savon, de chandelle ou de cette horrible pâte à papier, paisiblement leur industrie!

La semaine dernière et au commencement de cette semaine on entendait qu'un oratoire "Quelle poussière! Quelle poussière!" Pour quoi n'arrêtaient-ils pas nos taxes? Nous payons pourtant assez de taxes! Que font nos échevins? Ils commencent par ne rien faire du tout, puis, possédés au pied du mur, ils prennent une résolution formidable et nonobstant dans une position pire que la première.

Voilà ce que disais à ce sujet la semaine de mardi dernier:

"Le conseil de ville a voté hier un crédit de \$2,000 pour l'arrosage des rues. Le comité demandait \$7,000 pour l'arrosage que pour le nettoyage des chemins, et on demandant ce crédit un échevin fit remarquer que la somme était bien maigre et pourrait à peine suffire aux travaux de première nécessité. Aussi la décision de la majorité des Pères de la cité fut elle accueillie par une observation très exacte: "Tout le monde se plaint de la poussière et vous nous donnez tout juste de quoi faire de la boue!"

"En vérité, on se demande quelles araignées hantent le cerveau de nos édiles, puis qu'après avoir aveuglé, étouffé les citoyens de notre ville, ils n'ont trouvé rien de mieux à faire que de les croquer à plaisir. Le remède était cependant des plus élémentaires: quand la ménagère jette de l'eau sur le plancher de la maison, c'est pour abattre la poussière, mais elle a grand soin de prendre bientôt le balai et de nettoyer l'appartement."

Nos échevins, dans leur sagesse, n'ont pu comprendre cela, et par une singulière ironie du sort, au moment même où les élus du peuple on arrivaient à voter ce crédit de \$2,000, destinées à l'arrosage seulement, les nuages s'amoncelaient et la pluie tombait.

La corporation peut donc laisser là ses voitures d'arrosage pendant une journée ou deux, mais aujourd'hui, qui va nettoyer les rues? qui va enlever la boue?

Elle n'a pas un centin pour payer ses nettoyeurs et le peuple paie ses taxes, paie encore, paie toujours."

Et notre corporation se fait, pendant ce temps-là, et à nos dépens, un revenu de deux millions de piastres par année.

Des vœux salués par elle filent aux Etats-Unis ou ailleurs en emportant des milliers et des milliers de piastres que leur fournit la sueur de l'ouvrier. Mais tout cela va finir. La mesure est comble et elle va déborder. Les imbéciles qui posent au conseil de ville vont apprendre à leurs dépens que la colère du peuple est terrible. Il faut que l'on sache une fois pour toutes à quoi s'en tenir sur la sale administration qui gouverne nos affaires municipales, et gare aux conséquences. Qui vivra verra.

Il y a quelques années, Brinon, ex-zouavo et ancien procureur du professeur Graviollet, ayant beaucoup étudié en Afrique, le rat au point de vue comestible et comme animal d'agrément, confédération une nouvelle tribu de ces rongeurs en leur poudant, par simple greffe, quelques poches de la queue au bout du museau. Il baptisa du nom de rats à trompe du Sahara ces hybrides de la nature et de l'art. Un très savant membre de la Société d'acclimatation on acheta une paire trois cents francs, avec la louable intention de propager en France cette intéressante espèce, comme si nous manquions de rongeurs!

Ces estimables acclimatateurs ne roulaient devant aucun sacrifice pour doter nos régions d'animaux utiles,

Tout leur fait espérer que dans un avenir prochain, ils pourront acclimater parmi nous le requin et le serpent boa.

Le client du zouavo choyait ses rats à trompe et les montrait avec un orgueil bien légitime à ses collègues humilés.

Mais, hélas! dès la première génération, ils s'aperçurent que ses pensionnaires avaient été victimes, et lui aussi, d'une opération... commerciale. Les petits n'avaient pas besoin de cornes: ils étaient dépourvus de trompe. Le savant n'est pas encore consolé des cruelles plaisanteries que lui a attirées cette trompe...rie.

Le mot de la fin:

Un très vieux rentier de cette ville a épousé une toute jeune fille. Au bout de quelque temps, la jeune épouse voit sa santé s'altérer. Des affections nerveuses et étranges se manifestent, tant et si bien que le vieux inquiet se décide à aller voir un médecin.

Il se rend chez un spécialiste qu'il ne connaît pas et qui ne le connaît pas davantage. Celui-ci questionne la jeune femme que d'ailleurs il trouve charmante et dit en souriant au vieux rentier:

— Ce n'est rien: mariez-la!

MAIGREUR

A Mlle S. B. de la Comédie-Française.

Dieu, qui te façonna dans un roseau flexible, Le cueillit sur les bords où disparut Syrinx; Puis il s'en vint court, ayant fait ton larynx, Luth vivant qu'il dota d'une gainé impossible.

Il économisa la matière tangible, Et les chastes panneaux signés Porquin Pinz. Et la scène où l'on voit agoniser le Sphynx. N'exhibèrent jamais corps plus irréductible.

Mais que de charme encore dans cet être tout veuf! Pourquoi n'a-t-il pas mis un peu de chair avec l'Aussi, pour réparer l'erreur de son ouvrage.

Je fixe ma jumelle au cran qui fait voir gros, Et sous mes yeux ravis j'évoque le mirage D'un ombonpoint ficiel étranger à tes os.

L'eau qui fait vivre cent ans

En 1728, du temps de Law, un nommé Villars confia à quelques amis que son oncle, qui avait vécu près de cent ans et qui n'était mort que par accident, lui avait laissé le secret d'une eau qui pouvait aisément prolonger la vie jusqu'à cent cinquante années, pourvu qu'on fût sobre. Lorsqu'il voyait passer un enterrement, il levait les épaules de pitié: « Si le défunt, disait-il, avait bu de mon eau, il ne serait où il est. » Ses amis, auxquels il en donna généreusement, et qui observèrent un peu le régime prescrit, s'en trouvaient bien, et le prônèrent. Alors il vendit la bouteille six francs; le débit en fut prodigieux. Ceux qui en prirent et qui s'astreignaient à un peu de régime, sur tout qui étaient nés avec un bon tempérament, recouvrèrent en peu de temps une santé parfaite. Il disait aux autres: « C'est votre faute, si vous n'êtes pas entièrement guéris; vous avez été intempérant et inconscient: corrigez-vous de ces deux vices, et vous vivrez cent cinquante ans pour le moins. » Quelques-uns se corrigèrent; la fortune de cet homme s'augmenta comme sa réputation. L'abbé de Pons l'enthousiasme le mettait fort au-dessus du maréchal de Villars: « Il fait tuer des hommes, » lui dit-il, et vous les faites vivre. On sut enfin que l'eau de Villars n'était que de l'eau de Seine avec un peu de nitre.

Quatrain-Epigramme

L'empereur m'a donné la main, — Marque d'estime sans égale: — Vous suez, m'a-t-il dit, quelque chose de... — Le lendemain j'avais la gale,...

AUX MÉDECINS DE MONTREAL

APHORISMES PROFESSIONNELS

La vie est courte, la clientèle difficile, la confraternité trompeuse. La clientèle est un champ dont le savoir-faire est l'engrais.

La clientèle est comparable à la flanelle: l'un et l'autre ne peuvent pas se quitter ni instant sans danger.

Le médecin qui s'absente court la même chance que l'amant qui quitte sa maîtresse; il est à peu près sur, au retour, de trouver un remplaçant.

Ceux médecins, soignez, choyez, caressez vos premiers clients; c'est la graine qui ensemence de proche en proche, centiare par centiare, les hectares de la clientèle.

Voulez-vous vous défaire d'un client ennuyeux? Envoyez-lui la note de vos honoraires.

Le client qui paye son médecin n'est qu'exigeant, celui qui ne le paye pas est un despote.

Le médecin qui attend ses honoraires de la reconnaissance spontanée de ses clients, ressemble à ce voyageur qui attendait que la rivière eût fini de couler pour passer sur l'autre rive.

L'exagération dans le prix des honoraires tourne toujours à la confusion de l'art et de ceux qui l'exercent. Un homme riche, auquel un chirurgien venait de faire une opération gravo; regut de lui la demande d'une somme énorme.—Il fallait m'avertir, lui répondit-il, que vous exercez votre métier: on demandait la bourse ou la vie.

Une dame du grand monde, connue par ses légèretés, demandait à son docteur combien il fallait de médecins pour faire un savant.

— Juste autant qu'il faut d'amants pour lasser une coquette, lui répondit-il.

GASCONNADES

Je trouve, disait un gascon, qu'à Paris on ne parle pas trop juste. On dit la prunelle des yeux. Quand colle que j'aime les a grands et beaux, je ne me sers pas du mot de prunelle, c'est un diminutif. Je dis qu'elle a des prunes. Quand elle les a petits et noirs, je dis qu'elle a des pruneaux. C'est parler plus juste.

Le marquis de Ventignac sortait un soir de chez le roi. Il ne trouvait pas ses gens. Il va à la porte du Louvre, et cria de toute sa force: Laquais, laquais de Ventignac! Point de nouvelles. Personne ne lui répondait. Il cria encore plus fort: Laquais de Ventignac, laquais du diable! Plait-il, monsieur? répondirent les laquais! Peste des coquins! s'écria le marquis; à ce mot, ils ont tous reconnu leur maître.

Deux Gasconnos se querellaient. L'un était jeune et belle, et l'autre n'était plus ni l'un ni l'autre. Dans la chaleur de leurs reproches, elles en vinrent aux termes les plus offensants. Allez, dit la vieille, vous êtes une qu'enon. Allez, répartit la jeune, vous êtes une vieille sorcière. Je suis sorcière! reprit la vieille, je deviens donc?

Demandez un numéro échantillon de l'Album Musical 25 cts.

Demandez le numéro d'août de l'Album Musical. Prix 25 cts

s'était-il donc passé? Quelle circonstance avait ainsi changé la joie des Siamois en colère furieuse? Rien que l'on put prévoir. Les Siamois auraient très bien pu rester quelques semaines ou quelques mois avant de découvrir la fraude, mais le ténébroux Nao-ohing, le mandarin de la police, ne s'était pas contenté d'honorer de quelques genuflections à distance l'éléphant sacré; il avait, en sa qualité de haut personnage, dépassé la balustrade chargée de maintenir à portée respectueuse les gens du commun, et s'approchant, doucement de l'incarnation de Bouddha, il avait prononcé un doigt soupçonné sur sa croupe. Horreur! le doigt était revenu tout plein de blanc de céruse. Nao-ohing, épouvanté, se précipita vers les amazones qui avait fait promettre la main sur le dos de l'éléphant. La colonelle avait bondi en arrière; ses cinq doigts étaient distinctement marqués sur le dos sacré...

— Ouf! dit Mandibul. (A continuer.)